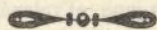


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — L'AÉRONaute HOLLANDAIS, nouvelle (3^e partie). — UN AMOUR EN PROVENCE, par THALÈS BERNARD (2^e partie). — EMBELLISSEMENTS DU BOIS DE BOULOGNE. — VENTE DES FLEURS. — POÉSIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

On part, on quitte Paris, on fuit la pluie obstinée, c'est un sauve qui peut général; on espère qu'au midi, qu'à l'orient, voire même au couchant et au nord on trouvera une température moins froide et des jours plus lumineux. Nous avons fait ou reçu au moins vingt visites d'adieu cette semaine. Nous arrivons l'autre matin chez madame de J. Nous la trouvons au milieu des cartons, des caisses et des malles, elle allait partir avec sa fille pour un voyage en Belgique et sur les bords du Rhin. — En Belgique! Sur les bords du Rhin! nous sommes-nous écriée, mais c'est vouloir courir après les brouillards et la pluie! — Où le temps peut-il être plus mauvais qu'à Paris? nous répondit madame de J. Là-bas nous verrons du moins des villes nouvelles, des paysages inconnus, les cathédrales de Strasbourg, de Cologne, d'Aix-la-Chapelle, d'Anvers, de Bruges, les tableaux de Rubens et ces rives du Rhin si poétiquement décrites par Victor Hugo! — Paris renferme mieux que cela, repris-je, et ce que vous allez chercher vaut-il bien la fatigue du voyage et l'ennui des préparatifs de paquets et de bagages dont je vous vois encombrée? — Mais ces préparatifs sont déjà un plaisir, s'écria la jeune fille, car ces malles et ces cartons renferment des toilettes charmantes; voyez plutôt! Et là voilà soulevant les couvercles et nous montrant les robes, les mantelets, les châles, les chapeaux et tous les menus objets de toilette placés avec un art infini dans différentes cases. C'était pour la mère quatre robes du meilleur goût. D'abord une robe en popeline noire avec trois grands plis formant tuniques, dont le corsage était plat, fermé à basques et tout garni de

guipure de trois centimètres de haut. Cette robe était destinée aux courses à pied les jours de pluie; elle devait être mise avec un chapeau de paille d'Italie orné de bandelettes de velours cerise sur la passe et de fleurs blanches et de blonde au tour de tête. Un mantelet de dentelle noire devait compléter cette première toilette.

La seconde se composait d'une robe en taffetas vert chou : la jupe avait trois volants garnis d'effilés du même vert, et sur l'effilé une ruche à dents à l'emporte-pièce était faite double, le premier rang d'un taffetas plus foncé que celui de la robe et l'autre d'un taffetas pareil : cela faisait un effet d'herbe tendre aux premières pousses du printemps; les épaulettes et les barrettes étaient formées par les mêmes ruches qui garnissaient aussi par-dessus l'effilé, les manches et les basques. Avec cette robe devaient être mis un chapeau de paille de riz et de blonde blanche orné de touffes de plumes blanches aux bouts orangés, et un mantelet de taffetas et de guipure blanche, ou bien, pour les jours frais, un cachemire de l'Inde fond noir brodé d'or. C'était là la toilette destinée aux visites et aux courses en voiture. Les deux autres robes, pour les spectacles et pour les réceptions du soir, étaient l'une en grenadine bleu de ciel, avec des broderies en chenille bleu Louise formant tablier et se répétant en plus petits dessins sur le corsage et les manches courtes. Un joli petit bonnet à barbes en point d'Angleterre avec un camélia bleu sur l'oreille accompagnait cette robe, sur laquelle devait être jeté, pour l'entrée dans les salons ou au théâtre, un châle de dentelle blanche. La quatrième robe était en taffetas blanc avec cinq volants découpés à l'emporte-pièce; le corsage était tout orné de dentelle, et une délicieuse coiffure faite de petites plumes roses et de liserons de la même teinte devait aller avec cette robe.

« A mon tour, maintenant! » dit la fille en me montrant quatre robes toutes nouvellement faites pour elle. La première était en taffetas noir tout uni: corsage à pointe sans basque et fermé derrière; une ruche de ruban taffetas uni garnissait simplement les manches. La deuxième robe était en taffetas chiné rose et couleur de bois; la jupe avait deux grands plis; sur le corsage, décolleté et plat, devait être mis un canezou en tulle et ruban rose. La troisième robe était en barège fond blanc avec des trainées de fleurs grimpantes : cinq vo-

lants à festons brodés en soie de couleur garnissaient la jupe et se répétaient en trois rangs plus petits au bas des manches; le corsage à la Vierge laissait passer la chemisette à entre-deux brodé et à valenciennes tuyautée; les manches de dessous étaient ornées du même entre-deux et de la même dentelle. La quatrième robe, en mousseline blanche, était fraîche comme un hortensia : la jupe avait sept plis, au haut desquels étaient passés et fixés les rubans roses qui faisaient transparent.

Avec la robe noire, la jeune fille devait mettre une jolie capote en crêpe et taffetas bleu de ciel, et un châle de crêpe de Chine maïs; avec la robe chinée, un chapeau de paille à jours avec une couronne d'églantines roses.

« Et le costume de voyage, lui dis-je, sera-t-il chaud, commode, confortable? — Voyez, me dit-elle en me montrant sur deux causeuses les toilettes tout à fait jumelles de la mère et de la fille, qui avaient été étalées là : c'étaient deux robes en cachemirienne vert bronze sans garniture, ni à la jupe, ni au corsage fermé jusqu'au col par de petits boutons de malachite; le col plat et les manches de dessous à revers étaient en *toilette-corbeille*, nouveauté charmante que nous avons décrite dans notre dernier bulletin, et qui a été de suite adoptée pour mettre avec les robes du matin et de voyage. Le mantelet-pelisse et à cape était en cachemire noir : la cape de la mère était doublée de cachemire cerise, celle de la fille de cachemire bleu de ciel. Rien n'est gracieux et commode comme la cape : si on veut reposer en voiture, c'est un nid tout fait où une jolie tête se dérobe le soir; le jour venu, on rejette la cape et l'on remet une petite capote flexible et légère. Celles destinées aux deux voyageuses étaient en taffetas gris perle, avec une voilette de tulle du même gris.

N'oublions pas les bottines à boutons et tout en peau anglaise noire, à semelles doublées de liège; les ombrelles en taffetas écru, l'élégant cabas de voyage en fine paille d'Italie brodé d'écarlate et renfermant un petit album pour prendre des notes, un flacon de sel, la boîte à pastilles, la petite glace à laquelle tient un mince peigne d'écaïlle, etc. Mentionnons aussi deux peignoirs charmants pour les matinées d'auberge : celui de la mère en batiste écrue brodée de grecques en soie écrue sur la ceinture flottante, au bord des manches et sur l'ourlet formant redingote et montant du bas de la jupe jusqu'au cou. Celui de la fille en jacons vert et blanc rayé, avec de petits volants de trois centimètres de haut festonnés en coton vert et garnissant les manches et les deux lés de la jupe ouverte par-devant.

De chez madame de J., nous allâmes voir la baronne A., nouvellement mariée. Elle partait, elle, pour les eaux des Pyrénées, et comme elle doit s'y rencontrer avec l'impératrice, c'était dans sa chambre et dans son boudoir un tel amoncellement de cartons et de caisses, que nous eûmes beaucoup de peine à nous frayer un pas-

sage à travers ce labyrinthe. Ah! ici nous vîmes des merveilles! ce sera le sujet de notre prochain bulletin.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas bleu Louise glacé de blanc avec de petites raies noires en travers; la jupe à trois volants à dents arrondies, autour desquelles est ruché un ruban de deux centimètres de large de la même nuance que la robe; le corsage plat est fermé par-devant avec des boutons en passementerie bleus; les basques sont à dents arrondies garnies comme les volants; les manches ont deux volants plus petits que ceux de la jupe, et relevés à la saignée par des nœuds de rubans taffetas. — Mantelet de taffetas noir orné de deux rangs de dentelle : le premier rang est couronné d'une ruche, le second a de grands nœuds de rubans flottants de distance en distance. Des ruches posées en chevrons complètent autour des épaules les ornements de ce mantelet. — Chapeau en paille luisante orné de ruches et de nœuds en taffetas bleu glacé de blanc. — Ombrelle de moire blanche.

Seconde toilette. — Robe de taffetas fond blanc, chiné de lilas et de couleur de bois; la jupe est sans garniture. Un ruban assorti à l'étoffe de la robe est ruché autour des basques carrées, au bas des manches, et forme les barrettes. — Mantelet en taffetas blanc brodé, à points de chaînette et découpé. Ce mantelet est garni d'un grand effilé. — Chapeau de paille de riz et de taffetas couleur mauve. — Ombrelle de taffetas blanc.

L'AÉRONAUTE HOLLANDAIS.

(SUITE.)

En fait, un aérostat étant parvenu à une hauteur donnée quelconque, la quantité pondérable d'air qui sera traversée dans toute période ultérieure de son ascension n'est point, ainsi qu'on l'a vu, en proportion de la hauteur additionnelle acquise dans cette nouvelle période ascensionnelle, mais bien dans une raison constamment décroissante. Il est donc évident qu'à quelque hauteur que l'on s'élève, on ne pourra, littéralement parlant, arriver à une limite au delà de laquelle il n'existe plus d'air atmosphérique. Il faut que cet air existe, pensais-je, dût-il exister à un état de raréfaction infinie.

D'un autre côté, je n'ignorais pas que l'on a trouvé des arguments, et des arguments spécieux, pour prouver que l'atmosphère a une limite réelle et déterminée au delà de laquelle il n'existe absolument plus d'air. Mais une circonstance que les partisans de cette limite ont négligée me paraissait sinon réfuter positivement leur opinion, au moins mériter un sérieux examen. Si l'on compare les intervalles de temps qui s'écoulent entre les retours successifs de la comète d'Encke à son périhélie, en tenant compte exact des perturbations résultant des attractions planétaires, on trouve que les périodes de cette comète vont en diminuant graduellement; c'est-à-dire que le grand axe de son ellipse se raccourcit, lentement il est vrai, mais d'une manière très-régulière. Or c'est là précisément ce qui doit avoir lieu si l'on suppose que la comète éprouve de la résistance de la part d'un milieu éthéré extrêmement rare occupant les régions que traverse son orbite. Ce milieu, en ralentissant sa vitesse, affaiblira nécessairement sa force centrifuge et augmentera d'autant sa force centripète, en d'autres termes, l'attraction du soleil agira avec une puissance toujours croissante, et la comète s'en rapprochera de plus en plus à chaque révolution. Il n'y a pas d'autre manière d'expliquer la variation dont il s'agit. Autre fait : on remarque que le diamètre réel de la nébuleuse de cette même comète se contracte rapidement lorsqu'elle s'approche du soleil, et se dilate aussi rapidement lorsqu'elle s'en éloigne : n'étais-je pas fondé à supposer, avec M. Valz, que cette apparente condensation de volume provenait de la compression de ce milieu éthéré dont j'ai déjà parlé et dont la densité augmente en raison de sa proximité du soleil? Le phénomène connu sous le nom de lumière zodiacale était encore un point digne d'attention. Cette lumière, si sensible entre les tropiques et qu'on ne saurait confondre avec aucune lumière météorique, s'élève obliquement de l'horizon en forme de lentille, dont la direction est, en général, celle de l'équateur solaire. Il me parut qu'elle devait avoir pour cause une atmosphère rare, s'étendant du soleil au delà de l'orbite de Vénus au moins, et selon toute probabilité, indéfiniment plus loin (1). Je ne pouvais supposer que ce milieu n'existât que dans les régions parcourues par la comète d'Encke ou dans le voisinage immédiat du soleil. Au contraire, il était facile de le concevoir remplissant les espaces de notre système planétaire, condensé autour des planètes elles-mêmes et de leurs satellites, en ce que nous appelons, dans un sens restreint, *atmosphère*, et peut-être modifié, dans quelques-uns de ces cas, par des considérations purement géologiques, c'est-à-dire modifié, soit dans ses proportions, soit dans sa nature même, par les matières volatilisées provenant de ces globes respectifs.

La question étant ainsi résolue dans mon esprit, il

(1) La lumière zodiacale est probablement ce que les anciens appelaient *trabes*. *Emicant trabes quos docos vocant*. Plinie, livre II, chap. XXVI.

ne me restait plus guère de motifs d'hésitation. En admettant que je trouvasse sur toute l'étendue de mon parcours de l'air qui, bien qu'à un état de raréfaction plus ou moins grande, fût *essentiellement* le même que celui de notre atmosphère terrestre, je réfléchis que je pouvais facilement, à l'aide de l'ingénieux appareil de Grimm, le condenser en quantité suffisante pour les besoins de la respiration. Ainsi disparaissait le principal obstacle à un voyage à la lune. J'avais donc fait quelques frais et m'étais donné beaucoup de peine pour adapter cet appareil à l'usage que je me proposais d'en faire, et je comptais bien m'en servir à mon entière satisfaction, pour peu qu'il me fût possible d'accomplir mon voyage dans une limite de temps raisonnable. Ceci me ramène à la question de la *vitesse*.

On sait que les aérostats, en quittant la terre, s'élèvent d'abord avec une vitesse modérée. Leur force ascensionnelle consistant uniquement dans la légèreté relative du gaz qu'ils contiennent par rapport à la pesanteur de l'air atmosphérique ambiant, on ne comprend pas bien, au premier abord, qu'en s'élevant de plus en plus et en arrivant par conséquent dans des couches atmosphériques dont la densité va toujours en diminuant, ils doivent acquérir une accélération de vitesse. Mais il n'était pas à ma connaissance que, dans aucune des expéditions aérostatiques dont les détails ont été consignés par écrit, on eût remarqué une *diminution* de vitesse dans le progrès ascensionnel; et pourtant il aurait dû en être ainsi, ne fût-ce qu'à cause de la fuite du gaz, occasionnée par la fabrication défectueuse des ballons, enduits seulement de vernis ordinaire. J'en conclus que l'effet de cette déperdition de gaz se bornait à contre-balancer l'accélération obtenue, et je considérai que, pourvu que je trouvasse dans mon parcours le *milieu* dont l'existence ne me paraissait pas douteuse, et que ce milieu se composât toujours *essentiellement* de ce qu'on appelle air atmosphérique, peu importait à quel état d'extrême raréfaction je le trouverais; car non-seulement le gaz du ballon serait soumis à la même raréfaction (auquel cas je pourrais en laisser échapper la quantité nécessaire pour prévenir une explosion), mais par sa nature même, que j'ai indiquée plus haut, il serait toujours spécifiquement plus léger que tout composé d'azote et d'oxygène. Il y avait donc une chance, je dirai mieux, une forte probabilité, qu'à *aucun moment de mon ascension je n'atteindrais un point où le poids réuni de mon immense ballon, du gaz très-subtil qu'il renfermait, de la nacelle et de son contenu, égalerait le poids du volume d'air extérieur déplacé*; et c'était la seule chose qui pût arrêter mon progrès ascensionnel. Mais en supposant même que j'atteignisse ce point, je pouvais m'alléger de mon lest et d'autres objets, représentant ensemble près de trois cents livres pesant. Cependant la force de gravitation décroîtrait constamment en raison des carrés des distances, de sorte qu'avec une

vitesse prodigieusement accélérée, j'arriverais enfin dans ces régions où la force d'attraction de la terre serait remplacée par celle de la lune.

Il y avait toutefois une autre difficulté qui m'arrêta quelque temps. On a observé que dans les ascensions aérostiques poussées à une grande hauteur on éprouve, indépendamment de la difficulté de respirer, un malaise général, souvent accompagné de saignement de nez et d'autres symptômes fâcheux, malaise qui augmente en raison de la hauteur acquise (1). C'était assez inquiétant, il faut l'avouer. N'était-il pas à craindre que ces symptômes n'allassent en s'aggravant, jusqu'à ce que la mort elle-même s'ensuivît? Je finis, après y avoir bien réfléchi, par me persuader qu'il ne devait pas en être ainsi. C'était dans la diminution progressive de la pression atmosphérique *accoutumée* sur la surface du corps, diminution qui avait pour conséquence la distension des vaisseaux sanguins superficiels, qu'il fallait chercher l'origine de ces symptômes, et non dans aucune désorganisation positive du système animal, ainsi que cela a lieu pour la difficulté de respiration, qui provient de ce que la densité de l'atmosphère est *chimiquement* insuffisante au renouvellement normal du sang à la surface respiratoire. Je ne voyais donc pas de raison, tant que ce renouvellement du sang aurait lieu, pour que la vie ne pût se maintenir, même dans le vide, car l'expansion et la contraction de la poitrine ne sont qu'une action purement musculaire, qui est la cause et non pas l'effet de la respiration. En un mot, je conclus qu'à mesure que le corps s'habituerait à la diminution de la pression atmosphérique, le malaise en question se dissiperait peu à peu; et, pour le supporter tant qu'il durerait, j'avais quelque confiance dans la vigueur d'une constitution de fer.

Je viens d'exposer à Vos Excellences quelques-unes des considérations sur lesquelles je basai mon projet de voyage à la lune. Il me reste à vous faire connaître le résultat d'une entreprise si audacieuse en apparence, et, dans tous les cas, jusqu'alors sans exemple dans les annales du genre humain.

Parvenu, ainsi que je l'ai dit, à une hauteur de trois milles trois quarts, je jetai hors de ma nacelle une poignée de plumes et reconnus que je continuais de monter avec une rapidité suffisante : il était dès lors inutile de jeter du lest. J'en fus fort aise; car, n'ayant aucune certitude positive quant à la gravitation de la lune et à la densité de son atmosphère, je désirais conserver autant de lest que j'en pouvais porter. Je n'éprouvais encore aucune espèce de malaise, et ma respiration était parfaitement libre. La chatte, gravement couchée sur mon habit, que j'avais ôté, regardait les pigeons d'un air nonchalant : ces derniers, attachés

par la patte, de peur qu'ils ne s'envolassent, étaient occupés à becqueter quelques grains de riz jetés pour eux au fond de la nacelle.

A six heures vingt minutes, le baromètre indiquait une élévation de vingt-six mille quatre cents pieds, ou environ cinq milles. La vue paraissait n'avoir pas de bornes. Il est, du reste, facile de calculer quelle était l'étendue de la surface de la terre que mon regard pouvait alors embrasser. La surface convexe d'un segment sphérique quelconque est à la surface entière de la sphère comme le sinus verse du segment est au diamètre de la sphère. Or, dans le cas actuel, le sinus verse, c'est-à-dire l'épaisseur du segment qui s'étendait au-dessous de moi, était à peu près égal à mon élévation. La portion de la surface terrestre que je découvrais était donc à la surface totale du globe dans le rapport de cinq milles à huit milles; en d'autres termes, elle en représentait la seize-centième partie. La mer paraissait unie comme un miroir, quoique, à l'aide du télescope, je pusse voir qu'elle était dans une agitation violente. On n'apercevait plus le vaisseau qui avait disparu dans la direction de l'est. Je commençai à ressentir par intervalles des douleurs assez vives dans la tête, et particulièrement vers les oreilles; cependant je respirais assez facilement. Quant à mes compagnons de voyage, la chatte et les pigeons, ils paraissaient parfaitement à leur aise.

A sept heures moins un quart, le ballon entra dans un long et épais nuage, espèce de brouillard qui endommagea quelque peu mon appareil condenseur et me pénétra jusqu'aux os. C'était une rencontre inattendue, car je ne supposais pas qu'un nuage de cette nature pût se soutenir à une si grande élévation. Je crus devoir jeter deux morceaux de plomb de cinq livres chacun, ce qui me laissait encore cent soixante-cinq livres de lest.

Grâce à cette manœuvre, je ne tardai pas à sortir de ce mauvais pas, et je m'aperçus aussitôt que je montais avec beaucoup plus de rapidité. Il y avait quelques secondes à peine que j'avais dépassé le nuage, lorsqu'un éclair éblouissant, le sillonnant tout à coup, l'enflamma d'un bout à l'autre, lui donnant l'aspect d'un immense incendie. Il faut se rappeler que ceci se passait en plein jour : on ne saurait se faire une idée d'un pareil phénomène éclatant au milieu des ténèbres de la nuit; ce doit être une image assez exacte de l'enfer. Quoi qu'il en soit, mes cheveux se dressèrent sur ma tête, rien qu'à contempler sous mes pieds les gouffres béants à travers lesquels mon imagination plongeait dans de vastes fournaises ardentes et dans les abîmes sans fond d'une mer de feu. Je l'avais échappé belle. Si j'étais resté quelques instants de plus dans le nuage, ou, pour mieux dire, si l'humidité qui m'incommodait ne m'avait pas décidé à jeter du lest, la destruction de mon ballon et ma mort auraient pu être et auraient été, selon toute probabilité, la conséquence de cet accident imprévu. Les dangers de cette nature,

(1) M. Green et d'autres aéronautes récents contestent les assertions de M. de Humboldt à cet égard, et déclarent au contraire que ce malaise va en diminuant, ce qui confirme la théorie de maître Hans Pfaill.

auxquels on ne songe pas assez; sont au nombre des plus sérieux qu'un aéronaute ait à redouter. Mais j'étais déjà à une trop grande hauteur pour concevoir de nouvelles inquiétudes à ce sujet.

Je montais rapidement, et à sept heures le baromètre indiquait neuf milles et demi. Je commençai à éprouver beaucoup de gêne dans ma respiration. J'avais aussi un violent mal de tête; et ayant senti depuis quelque temps une certaine moiteur sur mes joues, je finis par trouver que c'était du sang qui suintait de mes oreilles. Mes yeux aussi m'inquiétaient. Il me sembla, en passant ma main dessus, qu'ils étaient considérablement sortis de leurs orbites: les objets qui se trouvaient dans la nacelle et le ballon lui-même m'apparaissaient d'ailleurs sous des formes altérées. Ces symptômes, qui allaient au delà de mes prévisions, ne laissèrent pas de m'alarmer. Dans ce moment, et sans trop savoir ce que je faisais, j'eus l'imprudence de jeter encore trois morceaux de plomb, pesant ensemble quinze livres. L'accélération de vitesse obtenue par cette diminution de lest eut pour effet de m'enlever trop rapidement et sans gradation suffisante dans une couche d'atmosphère très-raréfiée, et peu s'en fallut que cette brusque transition n'eût des suites fatales. Je fus pris tout à coup de spasmes qui durèrent plus de cinq minutes, et, même lorsqu'ils eurent en partie cessé, je me trouvai dans l'impossibilité de respirer autrement qu'à de longs intervalles et avec effort, saignant abondamment, pendant tout ce temps, du nez, des oreilles et même un peu des yeux. Mes pigeons, qui paraissaient souffrir beaucoup, se débattaient avec l'intention évidente de s'échapper; la chatte poussait des miaulements plaintifs, et, la langue pendante, s'agitait comme si elle eût été sous l'influence de quelque poison. Je reconnus trop tard quelle imprudence j'avais commise en jetant du lest, et ma frayeur devint extrême. Je ne m'attendais à rien de moins qu'à la mort, et à une mort très-prochaine. Les souffrances physiques que j'éprouvais contribuaient encore à me rendre presque incapable du moindre effort pour sauver ma vie. C'est à peine s'il me restait assez de liberté d'esprit pour réfléchir, et mon mal de tête allait toujours en augmentant. Je sentis que, pour peu que cela continuât, je finirais par perdre connaissance, et j'avais déjà saisi une des cordes de la soupape du ballon avec l'intention de redescendre, lorsque le souvenir du mauvais tour que j'avais joué à mes trois créanciers et la crainte des conséquences fâcheuses qui pourraient en résulter pour moi me firent renoncer à ce dessein. Je me couchai au fond de la nacelle, et j'essayai de recueillir mes idées. J'y réussis en partie, assez du moins pour prendre une résolution, celle d'essayer l'effet d'une saignée. Ne possédant pas de lancette, je fus forcé d'y suppléer de mon mieux, et je parvins enfin à m'ouvrir une veine du bras gauche avec mon canif. Le sang avait à peine commencé à couler que j'éprouvai un notable soulagement; et lorsque j'eus perdu à

peu près la moitié d'une cuvette de moyenne capacité, la plupart des symptômes qui m'avaient tant alarmé avaient disparu. Je ne crus pas cependant devoir essayer de me remettre de suite sur mes pieds, mais, après avoir bandé mon bras aussi bien que je pus, je restai encore couché pendant un quart d'heure environ. Au bout de ce temps je me levai et me sentis plus à mon aise que je ne l'avais été depuis une heure; cependant je respirais encore difficilement, et je jugeai que je serais bientôt obligé de faire usage de mon condensateur. Sur ces entrefaites, en jetant par hasard les yeux sur la chatte, qui s'était recouchée sur mon habit, je m'aperçus, à ma grande surprise, qu'elle avait profité de mon indisposition pour donner le jour à trois petits chats. Je ne m'attendais nullement à cette addition à mon rôle d'équipage, mais je m'en réjouis. Elle me fournissait l'occasion de vérifier une conjecture qui, plus que toute autre chose, m'avait décidé à tenter cette ascension. J'avais pensé que l'habitude de la pression atmosphérique à la surface de la terre était la principale cause de la douleur que les animaux, et l'homme en particulier, éprouvaient à une certaine distance de cette surface. Si les jeunes chats souffraient autant que leur mère, je devais regarder ma théorie comme erronée; mais s'il en était autrement, mon opinion ne se trouverait-elle pas confirmée?

A huit heures j'étais à dix-sept milles de la surface de la terre. J'en conclus que non-seulement ma vitesse ascensionnelle était accélérée, mais que cette accélération aurait encore été sensible lors même que je n'eusse pas jeté de lest. Mes douleurs de tête et d'oreilles revinrent par intervalles avec violence, et les saignements de nez de temps à autre; mais, en somme, je souffrais beaucoup moins qu'on aurait pu le supposer. Ma respiration seule devenait de plus en plus difficile, chaque aspiration étant accompagnée d'une action spasmodique de la poitrine qui ne laissait pas de me fatiguer. Je déballai donc mon appareil condensateur et le tins prêt à fonctionner.

Je jouissais alors d'une vue magnifique. Au couchant, au nord et au sud, aussi loin que mes regards pouvaient porter, s'étendait l'immense nappe de l'Océan, sur laquelle on ne distinguait pas un pli et dont la nappe bleuâtre devenait de plus en plus foncée. Bien loin dans l'est, j'apercevais les îles Britanniques, les côtes occidentales de la France et de l'Espagne, et une petite partie du nord de l'Afrique. Du reste, les détails de ce panorama s'étaient complètement effacés et les plus orgueilleuses cités de la terre semblaient avoir disparu du sol avec tous leurs monuments.

Ce qui m'étonna le plus dans l'aspect sous lequel les choses se présentaient à mes yeux, ce fut la concavité apparente de la surface du globe. Je m'attendais, assez inconsidérément, à voir la convexité réelle se dessiner à mesure que je m'élèverais; mais un instant de réflexion suffit pour m'expliquer mon erreur. Une ligne abaissée verticalement de mon ballon à la terre aurait

fourni le côté perpendiculaire d'un triangle rectangle, dont la base se serait étendue à angle droit du pied de cette perpendiculaire à l'horizon, et l'hypoténuse de l'horizon à mon ballon. Mais mon élévation, c'est-à-dire ma distance verticale de la terre, n'était rien ou n'était que peu de chose comparativement au champ de ma perspective, en d'autres termes, la base et l'hypoténuse de ce triangle imaginaire auraient été, dans le cas actuel, tellement longues par rapport au côté vertical, qu'on aurait pu les considérer comme étant presque parallèles. C'est ainsi que l'aéronaute croit toujours voir l'horizon au niveau de sa nacelle. Mais comme le point de la surface de la terre qui se trouve directement sous lui paraît être, et qu'il est en effet, à une distance plus ou moins grande, il est naturel que ce point semble s'enfoncer d'autant au-dessous de la ligne de l'horizon. De là l'impression de concavité, impression qui subsiste tant que la hauteur acquise n'est pas telle, par rapport à la perspective, que le parallélisme apparent de la base et de l'hypoténuse soit tout à fait détruit.

(La fin au prochain numéro.)

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

UN AMOUR EN PROVENCE.

(SUITE.)

— Eh! bonjour, aimable rêveur! me cria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, vous faites donc encore partie de ce monde? Je vous croyais depuis longtemps métamorphosé en sylphe et transporté vers ces régions immatérielles d'où vous ne descendez que pour dîner. Comment vous trouvez-vous ici? Cette vie un peu monotone de la campagne vous absorbe-t-elle entièrement, ou vos longues absences auraient-elles un de ces motifs qu'on n'avoue pas toujours à votre âge?

— Vous avez frappé juste, et c'est là l'objet de ma démarche auprès de vous, si toutefois vous voulez bien me servir de confesseur pendant cinq minutes.

— Je crains d'avoir affaire à un pénitent bien indiscipliné. Mais parlez, je suis tout oreilles.

— Mon cher! fis-je à demi-voix, je suis amoureux.

— De quoi! interrompit Gustave, d'un rêve ou d'une femme?

— Non, de deux.

— Pestel! c'est la mode en Chine, mais je doute qu'ici vous la fassiez agréer à chacune de vos belles amies, car je les suppose parfaitement belles.

— Elles sont charmantes.

— Sans doute, sans doute! reprit Gustave avec un sourire ironique, la femme qu'on aime est toujours adorable jusqu'au jour où elle a l'énorme malheur de

garder pour vous une affection que vous ne partagez plus. Mais voyons un peu l'état de vos affaires. En quoi puis-je vous être utile?

— Belle demande! j'ai besoin de vous des pieds à la tête. Il me faut des conseils, des conseils, et encore des conseils.

— Parlez, je suis à vous. Mais d'abord dans quel genre êtes-vous amoureux? A vingt ans l'élégie domine, sans doute quelque fille des champs....

— Qui, moi! interrompis-je brusquement, être amoureux d'une masse ayant tout au plus la forme humaine, et avoir pour délassement de danser une gavotte le dimanche soir, pendant que ma maîtresse écouterait la bouche et les yeux béants toutes les phrases sublimes que ma condition de poète m'oblige nécessairement de lui débiter! Oh! non, ce que je cherche, c'est la sympathie des cœurs et le mariage des âmes.

— Je vois ce qu'il vous faut: quelque petite mijaurée aux bras nus, bien roide, bien pincée, bien guindée, devant ses parents toutefois, et qui, dès que sa mère a le dos tourné, se fait faire la cour par ses cousins et arrière-cousins; qui lance un regard oblique pour ramener sous son étendard un collégien enthousiaste de la chasse aux papillons; qui, enfin, commet vingt adultères de cœur jusqu'au jour où, unie à un monsieur en légitime mariage, elle se pose décidément en femme vertueuse, sauf les infractions indispensables. Ce sont ces chipies-là qui vous conviennent, parce que, la tête bourrée de phrases et de romans, elles font semblant de se pâmer en lisant vos vers, et nagent côte à côte avec vous dans l'océan des brises embaumées et des blanches étoiles. O misérables poètes! idiots sublimes qu'on prend avec un peu de glu, ne pouvez-vous donc une bonne fois regarder la terre pour y chercher une sensation positive!

— Gardez pour vous, mon cher, l'affreuse caricature que vous venez de dépeindre; vous l'avez sans doute subie, puisque vous en parlez si savamment. Mais quel rapport a cette peinture horrible avec les deux femmes dont la lumineuse image flotte en ce moment devant mes yeux?

— Ah çà! sérieusement, vous n'êtes pas amoureux de deux femmes à la fois?

— Non..... si..... c'est-à-dire que j'en aimerais mieux une, si je ne préférerais pas l'autre.

— Allez-vous promener avec votre galimatias! dit Gustave impatienté, je retourne à mes lignes.

— Attendez donc, Gustave, que diable!... ne soyez pas si prompt! Voici le fait. J'ai aperçu deux femmes dont l'une doit m'aimer; elles sont toutes deux jolies, et je serais au courant de tout ce qui les concerne si je connaissais seulement leur caractère, leurs relations et leurs noms.

— Réellement, reprit Gustave, vous êtes frappé de démence; il ne vous manque plus que d'ignorer leur demeure! Alors, en fait de conseils, je vous enverrais

dans la lune chercher votre bon sens, qui doit s'y trouver auprès de celui de Roland.

— Je sais où je pourrai les revoir; mais comment m'introduire chez elles?... voilà la question.

— Une chose aussi simple embarrasse un homme tel que vous! Entrez tout bonnement par la porte, ou bien par la fenêtre, cela fera encore mieux si vos jeunes filles sont impressionnables. Quant au père, à l'affreuse duègne, à tous les jaloux surveillants, trompez leur méfiance par quelque accoutrement bizarre; déguisez-vous en ménétrier, en médecin, en commissionnaire; marchez sur la patte du chien de la maison, et, pendant que la duègne se retourne pour offrir des compliments de condoléance à cette malheureuse victime de l'amour, glissez à la demoiselle ou aux deux demoiselles un billet ou deux billets, dans lequel vous énumérez votre âge, votre profession et votre domicile, avec l'expression d'un amour sincère et ardent qui durera pour l'éternité.

— Écoutez-moi donc, misérable railleur! Connaissiez-vous une petite maison qui se trouve dans la Barthelasse et dont la grille a vue sur une des *launes*?...

— Mon cher, interrompit Gustave après une pause et en prenant une figure sérieuse, ceci n'est plus une plaisanterie. Vous parlez des filles de M. de Favière. J'ai connu autrefois le père, qui est du pays, et, bien que j'aille fort rarement dans cette maison, j'y ai aperçu deux jeunes dames qui pourraient bien être vos deux inconnues. Allons, je suis désolé de vous avoir fait rougir, mon cher ami; mais je vois que vous avez le goût bon, « furieusement bon! » comme dit Mascarille : seulement dans une affaire de cette nature je n'ai aucun conseil à vous donner, et ne veux prendre aucune responsabilité. Je vous apprendrai simplement que depuis une dizaine d'années les deux filles de M. de Favière ont perdu leur mère, Anglaise d'origine. Cette dame ne fut pas heureuse, dit-on, avec son mari, et s'en consola avec d'autres. J'ai entendu même parler vaguement d'une fuite en Angleterre et d'un procès en séparation étouffé à grand'peine. Je ne sais rien de plus sur madame de Favière. Ses deux filles ont reçu une excellente éducation, et elles vivent à la Barthelasse, sous la protection de leur père, qui ne les quitte jamais. M. de Favière, dont la fortune est immense, ne vous accepterait pas pour gendre, soyez-en persuadé. Oubliez donc cette lubie de cinq minutes, elle pourrait vous rendre de longues années malheureux. Toutefois, continua mon ami en voyant que mon visage exprimait la dénégation, je puis vous donner un mot pour le comte : une fois introduit, vous ferez le reste; mais j'augure mal de tout ceci pour vous.

— Mon cher Gustave, repartis-je, il n'est plus temps de reculer. Il est évident que je suis amoureux d'une de ces deux jeunes filles. Vers laquelle inclinerais-je décidément, je n'en sais rien; mais le trouble de mon cœur m'avertit assez que rien ne saurait me guérir. Quel mal y a-t-il d'ailleurs à solliciter de vous l'inestimable

faveur d'être admis dans ce mystérieux sanctuaire, où je passerai quelques heures par semaine à adorer en silence un idéal divin de grâce et de chasteté. — Pourquoi, me direz-vous, donner suite à cet amour extravagant? Pourquoi?... je ne sais! Je n'ai nul désir, nul projet; je sens seulement que cette merveilleuse faculté d'aimer que j'ai longtemps portée en moi comme un fardeau, et qui s'épanchait sur une nature inerte, a enfin trouvé le terme de ses aspirations.

— Oh! dit Gustave, vous me tirez presque des larmes. Allons! venez, poète malade, je vais vous délivrer un certificat de probité.

Nous entrâmes au salon. Gustave se mit à écrire; moi, pendant ce temps, avec une contenance qui avait beaucoup perdu de sa première timidité, j'examinai les dames que la fraîcheur de la soirée avait ramenées vers leurs broderies et leurs canevas. Si je n'avais pas eu le cœur aussi fortement pris, j'aurais pu rencontrer dans ce charmant cercle une affection qui eût rendu ma vie moins vagabonde; mais, complètement absorbé par mes chers souvenirs, je ne fixai qu'un œil distrait sur les visages qui m'entouraient. Les paupières à demi fermées, je voyais flotter devant moi, comme dans la transparence d'un rêve, des scènes confuses de rendez-vous et d'aveux discrets. Gustave me frappa sur l'épaule : — Venez, mon cher, me dit-il à voix haute, que je vous explique la commission dont je vais vous charger.

A peine sorti, il me tendit sa lettre; elle était ainsi conçue :

« Monsieur le comte,

» Permettez-moi de recommander à votre bienveillant accueil un jeune sauvage, M. Léon de B..., qui a grand besoin d'être civilisé, et sur lequel vous ne dédaignerez pas, je le pense du moins, d'exercer une influence salutaire; vous lui rendriez par là un véritable service. J'ai, de plus, cette énorme prétention de croire que vous pourrez trouver quelque agrément dans la conversation de mon jeune ami; il est infiniment versé dans l'hébreu et le grec, ce qui ne sera pas un médiocre titre à vos yeux. Il se propose d'ailleurs, occupé en ce moment d'étude sur les langues du Midi, de demander conseil à l'érudition toute spéciale dont vous avez fait preuve en cette matière.

» Agréé, etc. »

— Présentez-vous demain chez le comte avec cette lettre, me dit Gustave aussitôt que j'en eus terminé la lecture. Partez, heureux mortel! ajouta-t-il en poussant un grand éclat de rire, partez avec ce brevet d'idiotisme qui va endormir la trop juste défiance d'un père. Une fois admis dans la maison, employez tout votre savoir pour amollir des âmes rebelles, fatiguez vos jeunes filles de serments hébreux, syriaques et chinois; mais surtout écrivez le moins possible, et ne laissez pas traîner les billets que vous pourriez recevoir. Adieu.

IV.

Je ne puis sans un frémissement intérieur retracer ces premières époques de ma jeunesse où je me livrais à un sentiment nouveau avec tout l'abandon que donne l'ignorance de la réalité. Ces heures, qui sont les plus fortunées, font naître pourtant des larmes dans mes yeux en me rappelant d'une manière trop vive quel abîme infranchissable me sépare de mon passé. Autrefois des pleurs ont aussi coulé de mes yeux; mais ils naissaient sous les brûlants orages de la passion, et non comme aujourd'hui sous des regrets stériles. O jeunesse de cœur! douce faculté d'aimer et d'être aimé, agitation fébrile de l'esprit qui veut et n'ose croire à un bonheur entrevu! ô joies qui disparaissent si vite pour faire place à la hideuse vieillesse, vous retrouverai-je encore dans les mondes stellaires, lorsque, délivré de ce corps mortel et de ses lourdes entraves, j'irai vivre au sein de l'infini, sous le regard de mon Dieu? C'est là tout ce que nous pouvons nous dire à nous-mêmes pour nous consoler, car nous ne ressentons plus jamais cette première heure d'épanouissement et d'extase, cette première heure du premier amour. Je le sais, je le sais trop, moi qui ai passé ma vie dans des illusions décevantes à vouloir ressaisir un idéal perdu! Oh! je le sais trop, que le cœur de l'homme n'est pas assez large pour deux amours! Quand le premier s'écoule, il emporte avec lui toute la sève, toute la fraîcheur de nos vingt années, et ce qui agite notre âme plus tard n'est qu'un mirage trompeur, faible image de la première volupté!

J'ignorais encore toutes ces choses et je me berçais de songes complaisants le jour où je vins sonner timidement à la grille de ma chère maison de l'Isle. Ivre d'un ravissement suprême, j'avais embrassé tous les arbres de la route, je les avais étreints contre mon cœur, comme si j'eusse cru pouvoir y absorber la nature entière pour éteindre le feu qui me dévorait.

Je remis un peu d'ordre dans ma toilette, pendant qu'un vieux domestique venait m'ouvrir d'une main tremblante. Il m'introduisit dans un salon où j'osai à peine jeter un regard furtif; les gracieuses habitantes du château ne s'y trouvaient pas. — Ceci est d'un mauvais augure, pensai-je, comme si elles eussent dû se précipiter à ma rencontre. Au bout de quelques minutes, le comte de Favière entra.

C'était un grand vieillard hâve, sec, affectant un peu cette exquise urbanité de manières qui a disparu avec le dernier siècle. On lisait sur son front la trace de malheurs causés autant par la violence du caractère que par les circonstances de la vie. Il se tenait encore fort droit, bien qu'il fût d'un grand âge, et, après un échange de formalités cérémonieuses, il consentit difficilement à s'asseoir : — Nouvel augure défavorable, me dis-je; on veut se débarrasser de moi promptement.

Cependant à peine le comte eut-il lu la missive de

Gustave de V..., qu'il vint à moi, me serra cordialement les deux mains et me témoigna un véritable intérêt.

— Vous m'êtes recommandé dans les meilleurs termes, dit-il, par un jeune homme que j'estime infiniment. Je m'empresse de vous faire connaître la satisfaction que j'éprouverai à vous recevoir dans ma thébaïde, si toutefois son isolement ne vous effraie pas. M. de V... m'écrit que vous avez fait d'excellentes études; je n'apprends pas ceci avec indifférence; car, détaché des hommes et des choses, je cherche dans les idées des sujets d'observations qui n'entraînent aucune amertume. Ne m'accordez pas, du reste, un trop grand caractère de sainteté en me voyant vivre au milieu d'un désert. Je n'ai pas, comme saint Jérôme, un lion qui m'apporte mon déjeuner; ce soin est dévolu à mes deux filles, auxquelles je veux vous présenter.

Je balbutiai quelques expressions confuses de remerciements en suivant le comte, qui se dirigeait vers le jardin. J'étais donc enfin en possession de ce mystérieux trésor si longtemps convoité, après avoir vécu à deux pas de lui sans me douter de son existence! J'aurais revoir la charmante apparition de la veille; mais, le dirai-je? j'éprouvais une certaine angoisse à penser qu'il fallait sortir de cet amour incertain dans lequel je m'étais bercé, et faire un choix entre les deux séduisantes filles du comte! Tout occupé de ces réflexions, je me trouvais sans m'en être aperçu au milieu d'un boudoir ouvert de tous côtés sur le jardin, où la famille passait les soirs d'été. C'était une élégante construction de rameaux entrelacés, toute chargée de fleurs grimpanes qui laissaient entrevoir çà et là des moulures d'un travail pittoresque. Une énorme jardinière chargée de mousse laissait échapper en corbeille les pervenches languissantes, les fuchsias aux corolles renversées, les scabieuses dont les yeux d'argent étincellent comme des pleurs sur un calice pourpré; épars dans un désordre calculé, de gracieux ouvrages de femme annonçaient que mesdemoiselles de Favière avaient fait de ce pavillon leur séjour favori.

Le comte me présenta à ses deux filles, qui étaient à demi couchées sur un divan de nattes placé au fond du boudoir. Elles s'inclinèrent à peine pour répondre à mon salut cérémonieux. Pendant un quart d'heure environ la conversation se borna à un échange de banalités; mais, dissipant peu à peu le trouble que j'éprouvais et sentant qu'il était indispensable de ne pas me poser en collégien, je m'aiguillonnai intérieurement pour faire jaillir ma verve. Je lançai à tout hasard une pluie de bons mots, de paradoxes, de remarques plus ou moins profondes, d'extases lyriques, de satires sociales; je causai avec les demoiselles de la pluie et du beau temps, j'admirai avec elles la beauté des camélias, je regrettai avec elles que les dahlias n'eussent pas d'odeur... et autres observations frappantes par leur nouveauté. Pour éblouir le comte, je m'élevai dans les régions transcendantes de l'histoire; après lui avoir fait découvrir quatre ou cinq étymologies qu'il cherchait

en vain depuis dix ans, je le frappai de stupéfaction en lui prouvant que Guillaume Tell n'avait jamais existé. Bref, au bout d'une heure d'entretien, toute espèce de gêne disparut entre nous; il est vrai qu'au milieu de cette vie d'isolement l'introduction d'un étranger dans la famille pouvait être considérée comme une agréable distraction. Ma modestie ne me permettait pas du moins de tirer d'autre conséquence de l'accueil qui m'était fait.

Le caractère des filles du comte était, circonstance qui n'arrive pas toujours, en harmonie avec leur type physique. La charmante blonde, la plus jeune des deux, se nommait Marie et possédait cet idéal sacré qui du ciel est venu vivre sous la main bénie de Raphaël. Étonnée et naïve, pendant que je me livrais à des tours de force d'argumentation ou à une sorte d'extase fiévreuse, Marie de Favière attachait sur moi ses grands yeux bleus pleins de suavité et de langueur. Elle me considérait évidemment avec surprise, comme un *objet nouveau*. Je ne me plaignais pas trop de cette impression; il vaut mieux paraître bizarre aux yeux d'une femme que de la laisser complètement indifférente. Mais je m'aperçus avec un secret dépit que l'aînée des deux sœurs, Laure, semblait me remarquer à peine. Son rare sourire, son regard distrait voulaient dire : — Je connais bien des choses dans la vie qui m'intéressent plus que tout ce qui peut tomber de vos lèvres. Et, comme il arrive toujours, ce dédain agissant sur moi fixa mon cœur indécis. Je compris que j'aurais toujours pour Marie de Favière cette amitié fraternelle et chaste qui fait que deux existences s'écoulaient parallèles sans que rien vienne jamais les altérer. Mais cette Laure, si fière, si réservée, avait-elle donc un cœur de bronze qu'aucune passion ne pouvait fondre? Ses grands yeux noirs semblaient pourtant contenir le germe de toutes les affections violentes; son sein, qui palpitait convulsivement parfois, devait renfermer autre chose qu'un insolent mépris pour tous les mobiles de la vie humaine.

Je sentis donc en quittant la famille, fort avant dans la soirée, que désormais mon existence avait un but, que je venais de quitter un jeu d'enfant pour un sentiment sérieux. J'étais sûr de mon cœur en rencontrant les yeux de Laure; il me restait à me faire aimer.

V.

On concevra sans peine que, dans de telles circonstances, je devins un ami de la maison, et un ami indispensable. Le comte voulut d'abord m'avoir à dîner trois fois par semaine, ensuite il m'invita à passer avec lui des journées entières, de sorte que je pus me livrer sans entraves aux extases de la passion. Il me fallait bien, il est vrai, payer cette hospitalité par certaines occupations qui m'obsédaient, toute autre idée que celle de l'amour m'étant insupportable. Le plus souvent le comte me retenait de longues heures dans sa bibliothèque, et se plaisait à commenter savamment

Perse ou Macrobe en accumulant citation sur citation, éclaircissement sur éclaircissement, de telle façon que le point controversé devenait absolument incompréhensible; moi pendant ce temps, assis piteusement à côté de lui comme un écolier distrait, je jetais *par hasard* un coup d'œil furtif sur la seule partie du jardin que je pusse apercevoir de la bibliothèque, et où passait quelquefois *par hasard* l'une ou l'autre des deux sœurs. Quand ce bonheur m'arrivait, il me semblait qu'un rayon de soleil venait illuminer cette chambre humide et froide, triste charnier où gisaient les productions de tant de morts fameux.

THALÈS BERNARD.

(La suite au numéro prochain.)

EMBELLEMENTS

DU BOIS DE BOULOGNE.

INAUGURATION DU GRAND ROCHER ET DE LA SECONDE RIVIÈRE.

La municipalité parisienne n'est devenue propriétaire du bois de Boulogne, en 1852, que sous la réserve expresse d'améliorer cette importante acquisition, et depuis un an que les travaux d'embellissements sont commencés, il faut reconnaître qu'ils ont été poursuivis avec la plus grande activité.

Cette semaine, a eu lieu la fête d'inauguration du grand rocher et de la seconde rivière, et, malgré le mauvais temps, cette solennité avait attiré un concours considérable de personnes. Les ouvriers, sous la surveillance de MM. Dumoulin et Jacquot, avaient disposé, sur le bord du bassin et vis-à-vis les cascades, une tribune champêtre avec ornementation de portières en damas blanc et rose et plafond de verdure; des bancs et chaises rustiques se trouvaient au milieu : de chaque côté, comme pour la fête du 8 avril dernier, étaient des trophées avec inscriptions et drapeaux des trois nations française, anglaise et turque.

Au-dessus du rocher, on avait élevé un arc de triomphe avec écussons aux armes impériales. Sur les mâts supportant des oriflammes il y avait les inscriptions suivantes : *Les ouvriers à S. M. l'empereur; les ouvriers à S. M. l'impératrice.*

La cour est arrivée à cinq heures. Près de LL. MM. II., nous avons remarqué madame la duchesse de Bassano; madame Haussman; MM. le préfet de la Seine, le duc de Bassano, Piétri, le général Roguet, le général Piat, Tascher de la Pagerie, le colonel Fleury; de Pierre et Bourgoing, écuyers de l'empereur; Charles Merruau; de Saulxure; Varé, architecte, chargé des travaux du

bois de Boulogne; Baudart, ingénieur en chef des eaux; Pissot, conservateur des forêts; Jaloureau, Lazare et Lefebvre, géomètres.

A un signal donné, la source a été ouverte; l'eau s'est élevée, a couvert le rocher, et est descendue en larges nappes dans la rivière. Pendant que se déroulait ce frais et agréable tableau, M. Varé recevait des mains de S. M. I. la croix de la Légion d'honneur.

A cinq heures et demie la fête d'inauguration était terminée. La rivière dont on vient d'achever les terrassements est alimentée par le trop-plein du lac. Sa superficie est de 44 hectares; elle a 4,230 mètres de long, et sa plus grande largeur est de 200 mètres. Elle peut contenir 460,000 mètres cubes d'eau, et, d'après un calcul approximatif, il faudra vingt-cinq ou trente jours pour la remplir. Elle reçoit son eau de la pompe à feu de Chaillot au moyen d'un conduit souterrain de 40 centimètres de diamètre qui traverse le château de la Muette, à Passy, et une partie du bois de Boulogne.

Au milieu, se trouvent deux îles plantées d'arbres, et qui seront reliées par un pont d'une forme pittoresque; les principales pièces, jetées sur des masses de rochers, sont déjà au levage, et bientôt on pourra l'admirer dans toute sa longueur, qui sera de 22 mètres 90 centimètres. On a commencé dans la plus grande île la construction d'un chalet qui sera, dit-on, très-coquet, et donnera au paysage un coup d'œil des plus animés.

Des barques conduiront aux deux îles, qui sont bordées par des sentiers garnis de bouquets de verdure. Déjà des canots pavoisés sont à flot sur le lac du rocher de la source pour les promeneurs qui veulent traverser le bras de l'eau; la grande rivière ne tardera pas à avoir les siens.

Le rond Mortemart va être doté d'un labyrinthe dont les lignes tortueuses et verdoyantes aboutiront toutes par une pente douce aux diverses allées du bois. La mare d'Auteuil va aussi subir une métamorphose : déjà six chênes séculaires qui se trouvaient dans les broussailles, à droite et à gauche du chemin qui conduit au mont Liban, ont été convenablement dégagés, et de belles pièces de gazon ont été plantées tout à l'entour.

On reprochait au bois de Boulogne d'être trop aligné, trop symétrique; mais il existe maintenant des routes qui serpentent dans la forêt de toutes parts. Le Mont-aux-Biches aura sa part dans tous ces embellissements, et les mystérieux sentiers situés entre Madrid et Longchamp vont prendre une face nouvelle.

On a entamé la ligne des fortifications qui doit traverser l'avenue réalisant le plan de jonction du bois de Boulogne et des Champs-Élysées. Cette avenue, conduisant de la porte Dauphine à l'arc de triomphe de l'Étoile, aura une longueur d'environ 800 mètres sur une largeur de 420, et ne coûtera pas moins de deux millions, dépense à laquelle le département de la Seine contribuera pour trois cent mille francs. Quarante mètres seront affectés, assure-t-on, aux cavaliers et

équipages; le surplus, bordé par de charmantes habitations et de belles promenades, sera pour la foule.

Les délicieuses promenades du bois de Boulogne vont être recherchées par les Parisiens et les étrangers comme les sites tant aimés d'Ermenonville et de Versailles.

HENRI IZAMBARD.

VENTE DES FLEURS.

En temps ordinaire, on évalue de 11 à 12,000 fr. par jour la moyenne du prix des fleurs vendues sur les places publiques de Paris, ce qui donne pour l'année une somme totale de *trois millions et demi* environ. Mais dans ce chiffre ne figurent pas les affaires faites à domicile et dans les établissements particuliers de Paris et de ses environs, non plus que la vente des rosiers non fleuris, dont le produit dépasse *quinze cent mille francs*, et celui des roses coupées, dont les évaluations les plus modérées portent le montant annuel à *trois millions*.

Le commerce des fleurs constitue donc, dès à présent, une branche considérable des échanges que les environs de Paris entretiennent avec la capitale. Ce commerce a ses marchés, distribués selon les besoins de la population : au quai aux Fleurs, à la place Saint-Sulpice, à la Madeleine et au boulevard Saint-Martin; mais ces places spéciales ne lui sont ouvertes qu'à certains jours de la semaine, tandis que les marchés aux approvisionnements alimentaires en sont en même temps fournis d'une manière régulière et quotidienne; de telle sorte que, sans se déranger autrement, la mère de famille emporte avec les objets d'alimentation les fleurs qui récréent la vue et embellissent le foyer.

Le marché du quai aux fleurs et du quai Napoléon se tient les mercredis et les samedis; celui de la Madeleine a lieu les mardis, vendredis et le dimanche matin (la belle saison); celui du Château-d'Eau et celui de la place Saint-Sulpice sont ouverts en même temps, les lundi et jeudi de chaque semaine. Mais les jours de fête, tels que Saint-Jean, Saint-Pierre, Saint-Paul, Notre-Dame d'août, de septembre, etc.; les fêtes des corporations, telles que Saint-Joseph pour les charpentiers, Sainte-Anne pour les ébénistes, Saint-Éloi pour les forgerons, Sainte-Cécile pour les musiciens, l'Ascension pour les maçons et les couvreurs, Saint-Louis pour les perruquiers, la Mi-Carême pour les porteurs d'eau et les blanchisseuses; ces jours de fête la vente des fleurs a lieu dans les rues, sous les portes cochères, dans les passages, aux barrières, partout enfin. On a calculé que ces jours-là le produit des fleurs vendues dépasse la somme considérable de 500,000 fr.

Le marchand de fleurs en boutique s'adresse à une

clientèle riche, qui paye largement et qui désire les raretés de la flore exotique. Il n'est pas rare qu'en hiver un seul de ces marchands fasse en un jour jusqu'à 40,000 fr. de recette, surtout au moment où ont lieu les soirées.

Les fleurs dont la vente est la plus courante sont : les roses, les œillets, les camélias, les azalées, les pé-largoniums, les rhododendrons, les géraniums, les cal-céolaires, les cinéraires, les bruyères, les pensées, les primevères, les pivoines, les mimulus, les chrysanthèmes, les fuchsias, les verveines, les héliotropes, les pétunias, les cactus, les renoncules, les tulipes, les anémones, les œillets de poète, les myosotis, les bluets, les violettes, les kobéas, les reines marguerites, les pâquerettes, les basilics, les glaïeuls, les pieds d'alouettes, les oreilles d'ours, les passe-roses, les pyramidales élégantes, les grenadiers, les lilas, les lauriers-roses, les dahlias, les campanules, etc., etc. Dans cette nomenclature très-incomplète, on remarque un grand nombre de fleurs peu communes, et qui étaient il y a peu d'années la possession exclusive des gens riches.

Aujourd'hui, grâce au travail intelligent de nos floriculteurs, elles font partie des cultures ordinaires, obtenues à peu de frais et livrées à très-bon marché au public. C'est ce qui frappe surtout dans ce développement de l'art du fleuriste : à mesure que grossit la somme totale consacrée à l'achat des fleurs, celles-ci se vendent meilleur marché ; de telle sorte que, si l'on juge de l'avenir de ce commerce par le passé, on est fondé à croire que dans peu d'années toutes les habitations parisiennes seront embellies de fleurs et au meilleur marché possible.

POÉSIES.

LES SOUVENIRS D'UNE BONNE VIEILLE.

Enfant, comme vous autrefois
J'étais rieuse ;
J'aimais à courir par les bois,
Leste et joyeuse.
Dans le chant des petits oiseaux
Que de souplesse !
Et comme les bois étaient beaux
Dans ma jeunesse !
J'étais charmante ainsi que vous ;
De candeur pleine,
Je voulais prendre pour époux
Un capitaine.
Lui parler, le voir seulement,
Ah, quelle ivresse !
Et comme on s'aimait tendrement
Dans ma jeunesse !

Aujourd'hui j'ai quatre-vingts ans,
Belle rieuse.
Mes pieds sont devenus pesants,
Ma voix grondeuse.
Je n'ai plus ces longs cheveux d'or
Qu'on roule en tresse ;
Mais je me ressouviens encor
De ma jeunesse.

P. MULOT.

ADAMASTOR.

Dans une nuit sans lune	Entre de larges serres
J'étais au banc de quart,	Il le prit sans effort.
La tempête importune	O matelots, mes frères,
Nous roulait au hasard :	Craignez Adamastor.
Loin derrière l'Espagne	
Je vis (j'en tremble encor),	Longtemps à travers l'onde
Ainsi qu'une montagne,	Son bras le rejeta
Surgir Adamastor.	Des îles de la Sonde
	Au port de Calcutta,
Son front jaune et livide	Du Cap aux mers polaires,
Touchait aux cieus éteints ;	Du Gange au Labrador.
Sa main fouillait, rapide,	O matelots, mes frères,
Les horizons lointains :	Craignez Adamastor.
Ses narines amères	
Soufflaient un vent de mort.	Quand le géant terrible
O matelots, mes frères,	Ouvrit ses doigts lassés,
Craignez Adamastor.	Dans la mer inflexible
	Nous fûmes tous lancés.
Il vit notre navire	Seul de notre équipage
Qu'emportaient les autans :	J'ai pu gagner le bord.
Un effroyable rire	Fuyez, fuyez la plage
Fit resplendir ses dents.	Qu'habite Adamastor.

P. MULOT.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

OPÉRA-COMIQUE : *les Trovatelles*, opéra comique en un acte, paroles de M. Michel Carré, musique de M. Duprato.

C'est la morte-saison des théâtres, plusieurs ont fermé leurs portes, et ceux qui restent ouverts ne donnent que des petites pièces sans importance. Tel est l'acte représenté à l'Opéra-Comique.

On appelle en Italie *trovatelles* les enfants trouvés. Chaque année, à une certaine époque, les jeunes filles anonymes qui ont atteint leur dix-huitième année sortent en procession de l'hospice, et les jeunes gens du peuple se choisissent parfois une femme parmi elles. Quand l'action commence, nous sommes précisément

près du couvent de l'Annonciade, aux portes de Naples, le jour de la fête des trovatelles.

Geronimo, un jeune et beau villageois, ne montre aucun empressement à voir défiler la procession virginale, car il aime Nantina, nièce ou pupille d'une marquise qui la destine au signor Lelio, espèce d'incroyable napolitain, doué d'un moral de Léandre et d'un habit à queue de morue dont les pans lui flagellent les talons. Les cadenettes, la haute cravate empesée, les deux chaînes de montre à breloques parallèles, le pantalon ventre de biche et les bas chinés de ce personnage filandreux, fluet et débile, font une impression médiocre sur Nantina, éprise de Geronimo.

Le voiturin Tiberio, ami de Geronimo et qui n'a aucune amourette en tête, pour ne pas manquer l'exhibition des trovatelles, a eu soin de faire passer par-dessus une grosse pierre la roue écarlate de sa calessine, de façon à verser délicatement devant la porte de la locanda les trois voyageurs qu'il conduisait, c'est-à-dire la marquise, Lelio et Nantina, en sorte que Geronimo, assoupi sous la treille, est réveillé par la chute d'une orange et le son d'une voix délicieuse sortant d'entre les feuillages; il relève la tête et voit le frais visage tout encadré de pampres de sa jeune amoureuse, qui se penche vers lui du haut du balcon de la locanda.

Nantina trouvant tout simple d'aimer l'ânier Geronimo avoue naïvement cette passion à la marquise, et la prie de ne pas la marier à Lelio qu'elle déteste. Grande colère de la bonne dame et stupéfaction du flandrin estomaqué de voir préférer un grossier conducteur de bourriques à un seigneur si pommadé, si poudré, si inondé d'essences, si orné de graines d'Amérique! La marquise, indignée des goûts plébéiens de sa nièce, lui dit qu'elle n'est qu'un enfant qu'elle a recueilli à l'hospice et dont elle voulait faire le bonheur.

Nantina, toute joyeuse de cette nouvelle, qui peut-être eût affligé un autre cœur, va se mêler aux trovatelles et demande à Geronimo s'il veut l'épouser. On devine la réponse. Tout s'arrange, et la marquise accorde une petite dot à Nantina.

La musique de M. Duprato est fort jolie, et la pièce a été jouée et chantée avec cet ensemble qu'on ne rencontre qu'à l'Opéra-Comique.

*** La clôture de l'Académie impériale de musique durera environ six semaines. La réouverture aura lieu vers le 15 du mois d'août prochain.

*** Madame Tedesco vient de signer un engagement pour la Russie. La célèbre cantatrice ira d'abord en Allemagne, où elle se fera entendre sur plusieurs théâtres : de là elle se rendra à Saint-Petersbourg pour la prochaine saison.

*** Par compensation à cette perte, on annonce le rengagement de madame Stoltz, qui nous reviendrait après les brillants succès obtenus par elle à l'étranger, et reparaitrait dans tous les rôles de son riche répertoire, sans préjudice des rôles nouveaux.

*** Il a été question aussi de l'engagement de madame Cabel, devenue libre par le décès du directeur du Théâtre-Lyrique; mais il paraît que la charmante artiste redoute plus qu'elle ne le désire l'honneur de chanter au grand Opéra, et se retranche par modestie derrière la difficulté des conditions.

*** C'est M. Labarre, auteur de la partition de *Jovita*, qui doit écrire celle du nouveau ballet destiné à madame Rosati.

* On lit dans les journaux de Berlin du 4^{er} juillet : « Hier matin a eu lieu l'enterrement de madame Amélie Beer, mère de l'illustre Meyerbeer.

» Après un service célébré dans l'appartement de la défunte, le convoi s'est mis en marche. Le char funèbre était suivi immédiatement d'une section d'orphelins israélites des deux sexes, ayant à leur tête leur directeur, M. le docteur Auerbach, et d'une section d'orphelins chrétiens des deux sexes, du chapitre de Louise; puis venait une foule que, sans crainte d'exagération, on peut évaluer à 30,000 personnes, et dans laquelle toutes les classes, tous les rangs de la société étaient amplement représentés; à cette foule succédaient une voiture drapée du roi et une autre voiture drapée du prince de Prusse, après lesquelles se déployait à perte de vue une file d'innombrables équipages, dont beaucoup étaient armoriés.

» Dans le convoi, on distinguait au nombre des grandes notabilités scientifiques M. le baron de Humboldt et l'illustre helléniste M. Boeckh. La municipalité de Berlin assistait en corps à ces funérailles, précédée des deux bourgmestres MM. Krausnick et Naumyn.

» Le convoi s'est dirigé vers le cimetière israélite *extra muros*, près de la porte de Schœenthal, où les restes mortels de madame Amélie Beer ont été déposés dans le caveau de sa famille. »

LÉOPOLD DANJEAU.

Les PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

La méthode de madame Cayé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cayé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.